

298904

# LE DÉVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION HONGROISE

PAR

**JULES KORNIS,**

SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU MINISTÈRE R. H.  
DES CULTES ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
DE HONGRIE

EXTRAIT

DE LA REVUE DE HONGRIE  
DU 15 OCTOBRE ET DU 15 NOVEMBRE 1928

BUDAPEST

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME ATHENAEUM

1928





# LE DÉVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION HONGROISE

PAR

**JULES KORNIS,**

SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU MINISTÈRE R. H.  
DES CULTES ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
DE HONGRIE

M. Tört. O. 4317

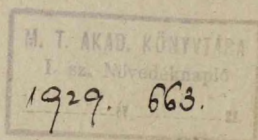
EXTRAIT  
DE LA **REVUE DE HONGRIE**  
DU 15 OCTOBRE ET DU 15 NOVEMBRE 1928

**MTA  
KIK**



BUDAPEST  
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME ATHENAEUM  
1928

298904





Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, les représentants du grand idéalisme allemand et principalement Fichte assignaient à l'humanité comme but et comme destination le développement de plus en plus parfait des forces intellectuelles qu'elle renferme. Mais d'après le plan du monde éternel et divin, l'humanité apparaît toujours morcelée en nations et celles-ci ne peuvent servir la cause de l'humanité que par le développement intense de leurs qualités particulières. Ainsi le romantisme au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle complète par le nationalisme le rationalisme et le cosmopolitisme du XVIII<sup>e</sup>. L'idée nationale ne s'oppose point à l'idéal humain, au progrès de l'humanité. C'est qu'en faisant éclore leurs énergies latentes, les communautés nationales travaillent aussi au progrès de l'humanité. L'histoire nous enseigne que chaque civilisation est au fond une civilisation nationale, la création d'un génie national dont les éléments de valeur universelle et dépassant le cadre national se transforment en trésor commun de l'humanité. Toute nation considérée comme unité ethnique ou Etat n'a droit à l'existence qu'en tant qu'elle enrichit, défend ou fait progresser la civilisation de l'humanité. C'est seulement ainsi qu'une nation se rend indispensable à la marche de l'histoire dans la longue file des peuples. Seule, une telle mission historique lui donne une raison d'être.

Il y a deux mille ans environ, un des rameaux de l'arbre des peuples ougro-finnois se détacha. Le flot des peuples cavaliers et migrants de race turque l'entraîna avec lui des plateaux de l'Asie vers l'Occident. Ce peuple ougro-finnois, pêcheur et chasseur, se mêla à la branche occidentale ougro-turque plus avancée, adonnée à l'élevage et à l'agriculture et, au cours des siècles, la nation hongroise, la langue hongroise, enrichie de





mots ougriens et la civilisation antique hongroise, de caractère turque se constituèrent. Ce peuple de cavaliers se dirigea sous la pression des autres peuples vers l'Occident et à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, s'établit définitivement dans le bassin du Danube, notre patrie actuelle où, depuis mille ans, il se maintient au prix d'efforts gigantesques dans la communauté de la civilisation européenne.

En réfléchissant dans ce recul philosophico-historique sur les destinées du peuple hongrois, la question se pose : Pourquoi le génie de l'Histoire a-t-il choisi ce peuple parmi tant d'autres de même race, aujourd'hui disparus, pour lui donner les plus belles terres de l'Europe centrale ? Pourquoi l'a-t-il fait entrer dans la famille des peuples qui jouent un grand rôle dans l'Histoire ? Quelle a été sa mission propre dans le grand plan de l'histoire universelle ? Qu'est-ce qui a donné à ce peuple son droit à l'existence historique ?

## I.

D'abord ce fut son sens politique développé. C'est ce qui lui a rendu possible de créer une civilisation supérieure dans le bassin du Danube, et de se mettre ainsi au service de l'idéal de l'humanité, but final de l'Histoire. De quelque façon que nous envisagions la notion de la civilisation et de ses éléments constitutifs : religion, droit, morale, science, art, seul le travail efficace des forces politiques, c'est-à-dire créatrices d'Etat peut assurer l'épanouissement et le cadre solide de la civilisation. La base de l'histoire nationale est toujours l'histoire politique. Le développement de certaines branches de la civilisation en dépend étroitement.

Quelle était la mission politique des Hongrois et de quelle façon l'ont-ils remplie ? Jusqu'au dixième siècle, il n'y eut pas un peuple capable de créer un Etat stable dans les territoires qu'enserraient les Carpathes en demi-cercle. Des peuples celtes, thraces, scythes, sarmates, germaniques et slaves y avaient demeuré ; les Huns et autres peuples d'origine turque y avaient passé en ouragan, mais pour la plupart d'entre eux, ces territoires n'étaient qu'un lieu de passage vers l'Occident et vers l'Italie dont les trésors tentaient leur cupidité. Bien que ces aspirations ne fussent point étrangères aux Hongrois dont les brusques invasions semèrent la terreur en Europe



occidentale pendant un demi-siècle, le sentiment des réalités politiques et la sagesse diplomatique de la dynastie des Arpád, étouffèrent bientôt cet esprit aventureux. Ils surent par décision réfléchie s'emparer de ce territoire merveilleusement uni et en faire leur patrie définitive. Ils n'ignoraient point les dangers qui les menaçaient de l'Ouest et de l'Est : un siècle après, sous les princes Géza et Etienne, la prise de possession du pays est suivie d'un travail organisateur sérieux, imité de l'Occident et du ferme établissement de l'ordre intérieur dans l'Etat hongrois.

Quand ce peuple de cavaliers et de pasteurs, porteur d'une civilisation turque assez avancée, vint dans ces territoires, il y trouva une conglomération bigarrée de différentes peuplades dépourvues de toute organisation. L'est et le nord-est étaient habités par des Bulgares, les marais et les steppes entre le Danube et la Tisza manquaient d'habitants, les Slovènes peuplaient les territoires de la Pannonie et on trouvait au sud des Croates, sur la rive droite du Danube jusqu'à Győr, des Avars et sur la rive gauche les Slovènes de Nyitra. Au delà du Danube, ça-et-là, des Allemands et des Italiens étaient établis. Les Hongrois réorganisèrent politiquement et militairement ce grand territoire formant une unité géographique, ils mirent en valeur les immenses terrains en friche, et les incorporèrent dans la communauté de l'Europe civilisée.

Leur conversion au christianisme leur permit d'exécuter toutes ces choses. Le christianisme ne reconnaissant qu'un Dieu n'était point étranger aux Hongrois, même avant la prise de possession de leur patrie. Dans les territoires bordant la Mer Noire, ils avaient eu l'occasion de connaître les religions chrétienne, mahométane et juive. Quoique païens, ils ressentaient de l'attrait pour le christianisme et se montraient tolérants envers les autres religions. C'est pour cela que leur conversion au christianisme s'effectua relativement sans secousse. Il était d'une grande importance pour l'histoire de l'Europe que le sens politique développé du prince Géza et de Saint Etienne leur commanda de se rallier non à l'Eglise byzantine orientale, mais à l'Eglise romaine occidentale. Cet acte décida du sort futur de la Hongrie. S'ils n'étaient point devenus chrétiens, ils auraient partagé le sort des Huns, des Avars, des Pétchénegues, des Uzes, des Cumans et se seraient dispersés.



S'ils s'étaient convertis à la religion byzantine, tôt ou tard ils eussent perdu leur langue et leur individualité ethnique, comme les Bulgares qui, sous l'influence de la religion orthodoxe, devinrent slaves, ou comme de nombreuses peuplades cumanes et pétchenègues qui se roumanisèrent. Le lieu où se fixèrent les princes Arpád, le centre de la colonisation était en-deçà du Danube, donc vers l'Occident. Le contact avec les Italiens et les Allemands montra au prince Géza que seule la civilisation de la chrétienté occidentale peut rendre stables la puissance, la grandeur et la culture de la nation. Son fils, Saint Etienne, l'organisateur de l'Etat chrétien hongrois, demanda la couronne royale au pape à Rome. Si les Hongrois s'étaient convertis à la religion de Byzance et rattachés ainsi au cercle de la culture gréco-slave, la civilisation passive de l'Eglise byzantine qui ne saurait pas être comparée à celle de l'Eglise occidentale, aurait atteint le Leitha, et les Balkans auraient glissé jusqu'aux Carpathes il y a déjà mille ans.

En moins d'un demi-siècle, les Hongrois créèrent un Etat chrétien ayant les mêmes idées et la même organisation que ses voisins de l'Occident. En apparence ce furent des prêtres allemands, italiens et slovènes qui opérèrent cette conversion, mais en réalité ce qui conquiert les Hongrois, ce fut l'idée du christianisme pénétrant toute l'Europe et trouvant un apôtre dans le premier roi hongrois Etienne, canonisé plus tard par l'Eglise. La civilisation des cloîtres de l'Occident transforma avec une rapidité incroyable les peuples venus des plaines de l'Asie et leur inculqua une nouvelle croyance, une nouvelle façon d'envisager le monde et une nouvelle civilisation. Après deux générations, on veut déjà élire chef de la première croisade, Saint Ladislas, roi de Hongrie.

Une grande mission échoit à ce pays déjà fort et uni : être le défenseur de l'Occident, la sentinelle avancée des frontières de l'Europe contre les peuples d'Asie, les Pétchenègues, Cumans, Tartares et Turcs qui l'envahissent toujours. Pendant trois siècles la Hongrie s'opposa aux derniers flots de la migration des peuples. Et quand les invasions cessèrent, le Croissant fit son apparition et, pendant trois siècles, les Hongrois versèrent avec le plus grand dévouement leur sang pour la cause chrétienne dans la lutte contre les Turcs. Si les Hongrois n'avaient résisté aux coups terribles de l'Islam, les Turcs se



seraient répandus dans toute l'Europe déchirée alors par les luttes intestines de la Réforme, et aujourd'hui, — comme l'a dit Macaulay, — on enseignerait le Coran à Oxford. Ce fut la mission tragique de la Hongrie. Elle lutta, souffrit, s'appauvrit pour le salut des autres peuples européens. Les provinces les plus belles, les plus fertiles, les plus hongroises, les plaines entre le Danube et la Tisza connurent la dévastation. Quand l'invasion turque se fut retirée à la fin du XVII<sup>e</sup> et au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècles, les Habsbourg et les nouveaux seigneurs établirent des colonies serbes et roumaines dans des territoires très fertiles, primitivement peuplés de Hongrois. Ces Serbes et ces Roumains reconnurent l'hospitalité hongroise après la catastrophe mondiale en détachant de l'Etat millénaire hongrois d'immenses territoires. Et l'Europe sanctionna cette ingratitude par le traité de Trianon. Il fut un temps où elle se montra plus reconnaissante, elle donna aux Hongrois le nom de « clipeus christianismi », et les cloches de midi firent retentir partout la gloire de la victoire remportée à Belgrade en 1456 par le grand héros hongrois, Jean Hunyad.

## II.

Comment la nation hongroise isolée et sans attache était-elle capable d'une si puissante activité politique et militaire ? C'était grâce à l'organisation nationale, à la législation et au droit empruntés en partie à l'Occident, mais adaptés à son individualité ethnique.

La communauté des terres, basée sur les liens du sang et caractérisant les peuples nomades, est remplacée par la propriété privée en imitation du système économique des Carolingiens, de telle façon que le droit de propriété est conféré par le souverain et repose sur la fidélité au souverain. Nous voyons là une forme de la féodalité germanique, adaptée au caractère hongrois.

Saint Etienne abolit l'autonomie des anciennes tribus qui mettait en danger le nouveau pouvoir central de la royauté, mais il conserve les anciennes formes de l'organisation politique, sociale et économique des Hongrois ainsi que leurs coutumes juridiques. Dans son testament politique, laissé à ses enfants, il insiste sur la force de conservation de ces formes et coutumes : « Un Grec pourrait-il gouverner des Latins suivant les coutumes



grecques ou un Latin des Grecs suivant les coutumes latines ? Nullement. » Il mit en harmonie les anciennes coutumes et institutions viables avec le nouvel ordre de l'Etat. Il extirpa de l'ancien ordre social païen seulement ce qui s'opposait par trop à l'esprit chrétien. Saint Etienne jeta les fondements de l'institution des comitats qui devaient jouir plus tard d'une autonomie étendue et constituer plusieurs siècles après, le rempart de la constitution hongroise et de l'idéal national contre les tentatives d'assimilation des Habsburg. Originellement le comitat était l'unité économique des propriétés royales, l'institution des serviteurs royaux ; plus tard il se transforma en corps politique des nobles dans lequel les Etats du pays se réunissaient. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les États présentent en Hongrie le tableau suivant : les serviteurs royaux constituent la noblesse du royaume, jouissant de l'immunité d'impôts, de la liberté individuelle et du plein droit de propriété ; les nobles sont membres de la diète et le roi seul a droit de justice sur eux. Quand la puissance royale s'affaiblit, le pouvoir passe à la diète et aux comitats. En Allemagne, l'affaiblissement du pouvoir central (impérial) eut pour conséquence le morcellement du territoire, et le régime féodal amena la dislocation de l'empire ; en France ce régime conduisit à l'autre extrémité, le pouvoir politique tomba complètement entre les mains du roi. Chez nous le régime féodal ne put complètement s'implanter : le pouvoir royal et la noblesse se contrebalancèrent l'un l'autre. Déjà au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le roi André II fut contraint à publier la Bulle d'Or (1222), charte de la liberté hongroise qui ne fut précédée dans l'histoire constitutionnelle de l'Europe que par la Magna Charta des Anglais. Un siècle plus tard, le système militaire des Anjou, quoique modelé sur le régime féodal, se transforma en institution typiquement hongroise : la noblesse conduit sous ses drapeaux une armée, mais cela n'amène pas comme chez les Allemands la dislocation des territoires ; l'unité de pouvoir et l'unité territoriale de la nation sont maintenues.

La couronne de Saint Etienne, fondateur de l'Etat hongrois, avec laquelle jusqu'à nos jours tous les rois hongrois furent couronnés devient le symbole de la puissance nationale : « le corps de la sainte couronne » (*totum corpus sacrae coronae*) représente d'une part le territoire un et indivisible du pays,





et d'autre part, les deux facteurs politiques de la souveraineté nationale : le roi et les États. Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, le palatin Werbőczy, savant juriste, composa une synthèse du droit hongrois, le *Tripartitum*. Dans cette synthèse, il développe que la nation donne au roi la sainte couronne, source et symbole des droits et le roi ne fait que porter le symbole sacré. Cette conception typiquement et originalement hongroise de la constitution est si profondément enracinée dans l'âme hongroise que le roi dont la tête n'a point effleuré la couronne de Saint-Etienne n'est point considéré comme roi. L'empereur Joseph, le seul qui ne fût point couronné, était toujours appelé le roi « chapeauté » ou « l'empereur Joseph ».

En 1526, après la défaite de Mohács où le roi et l'élite de la noblesse périrent sur le champ de bataille, les Hongrois se virent contraints à recourir à la puissance voisine des Habsbourg pour se défendre contre les Turcs. La royauté hongroise entra en union personnelle avec l'empire germanique romain, mais son espoir ne devait se réaliser qu'après un siècle et demi. La dynastie des Habsbourg était alors trop faible pour pouvoir battre les Turcs.

Et quand, dans les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle, elle y réussit, elle s'attacha avec ténacité à l'idée de faire rentrer la Hongrie dans l'empire allemand et d'anéantir son caractère national. Mais les Hongrois se montrèrent irréductibles. Depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1848, ils entrèrent plusieurs fois en rébellion ouverte contre le roi et s'appuyèrent sur le droit à la résistance armée que la Bulle d'or de 1222 leur avait reconnu. Quand la lutte avec l'Orient turc se fut apaisée, ils durent livrer bataille à l'Occident germanique pour défendre leur race et leurs aspirations nationales. Les meilleurs enfants de la nation, sa force économique et son énergie intellectuelle furent détruites dans cette lutte ingrate. Après la répression des mouvements de révolte, la Hongrie isolée et sans ami chercha avec un grand art politique à assurer d'une part l'indépendance nationale et d'autre part, obligée qu'elle était de tirer les conséquences de ses attaches avec l'empire germanique, elle s'efforça de les mettre en harmonie avec ses intérêts. Après la dernière guerre d'indépendance dont les Autrichiens en 1849 n'auraient pu sortir vainqueurs sans l'aide des Russes, la plus heureuse forme de cette adaptation fut le compromis de 1867



qui établissait le dualisme de l'empire autrichien et de la royauté hongroise, reconnus égaux et qui fonctionna pendant un demi-siècle, jusqu'à la catastrophe de 1918.

### III.

L'histoire politique et militaire hongroise, toute remplie de luttes, nous fait poser les questions : quelle est la civilisation qu'a pu produire la nation hongroise, supportant la pression militaire et politique de l'Occident et de l'Orient et au milieu de l'éternel fracas des batailles ? Qu' a-t-elle apporté et comment s'est-elle assimilé la culture occidentale ? Comment les forces intellectuelles caractéristiques de sa race se sont-elles éveillées ? Quelle a été son aptitude intellectuelle ? Comment s'est manifestée cette aptitude dans son activité et ses créations ? Quels idéals agissant comme forces motrices conscientes ou inconscientes se retranchent derrière le développement de la culture nationale hongroise ? S'est-elle dépouillée de la passivité, de la nature tranquille de l'Asiatique ? Comment a-t-elle acquis le type actif de l'Européen ?

Quand les Hongrois s'établirent dans leur nouvelle patrie, ils n'étaient point une horde asiatique sauvage, mais un peuple nomade d'éleveurs et d'agriculteurs. La philologie comparée, l'archéologie et l'ethnologie apportent la preuve de leur culture turque, plus avancée que celle des peuples slaves qu'ils trouvèrent dans leur nouvelle patrie. Leur riche vocabulaire, leurs armes, leur technique militaire, leur habillement, leurs bijoux, les articles de ménage et de luxe sont des preuves de leur civilisation. Les mots « irás » (écriture) et « betű » (lettre) sont d'origine bulgare et datent d'avant leur venue. Nous conservons plusieurs monuments de l'ancienne écriture cunéiforme hongroise ressemblant aux inscriptions similaires qui nous sont parvenues du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècles. Les archéologues ont trouvé dans les monuments laissés par l'ancienne culture hongroise des éléments d'Extrême-Orient, arabo-persans, iraniens et même, à la suite des relations byzantines, grecs. Bien que beaucoup de mots aient été empruntés aux Slaves indigènes de la Hongrie actuelle, on ne peut dire que la civilisation hongroise s'est développée sous l'influence dominante des Slaves.

La culture hongroise a un fonds antique rapporté d'Asie, auquel se sont ajoutées des couches de culture slave, italienne



et allemande avec une patine chrétienne. Depuis, chaque courant intellectuel de la civilisation européenne s'est engagé dans la vallée du Danube et de la Tisza. La Hongrie médiévale avait en général le même degré de civilisation que les autres pays européens. La littérature ecclésiastique s'y épanouit comme dans l'Occident. Le grand cycle de la légende chrétienne y trouve des écrivains et des traducteurs en langue hongroise. L'esprit des légendes rayonne sur les saints hongrois, dont cinq appartiennent à la famille des Arpád, régnant pendant trois cents ans. Les légendes de Saint-Etienne, de Saint-Emeric, de Saint-Ladislas, de Sainte-Elisabeth et de Sainte-Marguerite sont les perles de la littérature du moyen-âge. Le premier monument de la langue hongroise, l'oraison funèbre, date à peu près de 1200. Nous avons plus de mille chartes antérieures à l'invasion des Tartares (1241). Un grand nombre de codes en langue hongroise, principalement d'ordre religieux et datant du commencement du XV<sup>e</sup> siècle nous sont parvenus malgré les ravages des Turcs. Ils reflètent la conception religieuse du moyen-âge et respirent l'esprit des temps chevaleresques.

Au moyen-âge, à côté de la littérature empruntée des prêtres et des religieux, gens instruits, coulait dans l'âme populaire comme un courant souterrain, la poésie populaire qui n'avait point recours à l'écriture. Cette poésie antique qui ne devait rien à l'Occident, avait pris source dans les provinces d'Asie. Déjà les premiers Hongrois qui s'établirent en Europe avaient apporté avec eux un fonds assez important de poésies. Au X<sup>e</sup> siècle, un moine du couvent de Saint-Gall, Ekehardt remarque que les Hongrois chantent avec entrain après boire. Les cérémonies des prêtres païens sont accompagnées de chants. Les légendes antiques des temps païens hongrois, provenant d'une naïve épopée, de même que les légendes des Huns, et les légendes de l'occupation du pays ne se sont conservées que dans les chroniques latines. Nos chartes mentionnent souvent les chanteurs de poésie populaire du moyen-âge, les trouvères, qui dans leurs pérégrinations amusaient de leurs chants et de leur musique les seigneurs hongrois et le peuple, malgré que l'Eglise défendait sévèrement de les écouter. Avec le temps, les légendes de la famille royale des Arpád succédèrent à l'épopée païenne.

La grande facilité qu'avaient les peuples ougro-finnois



à raconter perce dans la poésie populaire épique hongroise du moyen-âge. Cette disposition épique est un trait caractéristique de ces peuples. Les Finnois et les Esthoniens possèdent le plus grand recueil de cette poésie populaire. Le Hongrois Antoine Reguly recueillit vingt-mille lignes de poésies héroïques des Ostiaks ; le recueil de poésies populaires vogoules de Bernard Munkácsi se compose de quatre volumes. La poésie populaire des Hongrois forme une seule famille avec celle des peuples finno-ougriens. Cela se reconnaît au parallélisme du langage poétique, à la répétition sous la même forme des pensées, à l'allitération, à la rime par assonance. Les Hongrois ne prirent pas cette forme de poésie aux Allemands, car comme M. le professeur Négyessy l'a démontré, ceux-ci avaient depuis longtemps abandonné la poésie avec allitération quand ils entrèrent en rapport avec nous. Mais la fusion avec les races ougro-turques dut avoir une profonde influence sur la poésie populaire hongroise. Ceci est très probable principalement dans le domaine lyrique. Les chants populaires hongrois ont la même composition que les chants à couplets turco-tartares. L'introduction est fournie par une image naturelle à laquelle se rattache un sentiment ou une pensée. « Le langage fleuri de nos chansons trahit l'imagination orientale et tire son origine des champs de tulipes de l'Europe orientale. » Certains éléments mystiques, par exemple le « cerf merveilleux », l'« oiseau touroul » ont passé de la poésie populaire turco-tartare à nos chroniques.

La poésie populaire hongroise, mise par écrit après beaucoup de siècles, est le gardien principal de la conscience de la race, de la nation et de l'individualité nationale, le soutien de la continuité de l'âme populaire hongroise. L'esprit de l'ancienne poésie populaire hongroise non écrite renaît à la vie dans Petőfi, Arany et Jókai, et a créé au XIX<sup>e</sup> siècle la littérature hongroise classique.

Le chant et la musique sont les frères jumeaux de la poésie populaire. Les monuments les plus anciens de la musique hongroise sont certainement les vieilles chansons populaires que surtout les recueils du XX<sup>e</sup> siècle ont révélées au public. La réunion systématique des vieilles chansons populaires a commencé plus tôt chez les peuples parents, finnois et esthoniens que chez nous. Ilmari Krohn a acquis beaucoup de mérites dans ce domaine. Nos collectionneurs de chants populaires



(Bartók, Kodály) ont entrepris d'après sa méthode de recueillir ces fleurs de l'âme populaire hongroise. Le rythme propre à la langue a influé sur la formation du chant populaire. Quand il y a parenté entre les langues, on retrouve cette parenté dans la musique populaire, accompagnée toujours d'un texte. Elle se manifeste par exemple dans l'allongement à la fin du vers. Les deux derniers sons des antiques runes de la Kalevala sont toujours longs, de telle façon que les lignes en sont transcrites avec la mesure de  $\frac{5}{4}$ . Les chants hongrois présentent aussi ce ralentissement à la fin du vers. Les vers de huit syllabes alternant avec ceux de six, assez fréquents dans les airs de danse de Transylvanie, se rencontrent aussi dans les chants populaires finnois (1).

L'Eglise et l'élément slave exercèrent certainement une grande influence sur la musique populaire hongroise importée dans la nouvelle patrie, mais cette musique conserva toujours un style personnel. Nous trouvons la première trace de cette musique dans la légende de St. Gérard d'après laquelle l'évêque se délecta du chant d'une domestique tournant la roue d'un moulin. Il demanda à son compagnon : « Dis-moi quel est ce chant mélodieux (quis istius melodiae cantus sit) qui me contraint à abandonner ma lecture pieuse ? » Le chant hongrois, d'un rythme particulier, tout différent des chants d'église, avait donc retenu l'attention de l'Italien doué d'un sentiment vif pour la musique.

La diffusion du christianisme fit rentrer dans l'ombre, sur le terrain musical aussi, l'ancien caractère national. La grande antipathie que l'Eglise témoigna à la poésie profane, reste du paganisme, est une des causes principales de la disparition à peu près complète des chants populaires d'un caractère laïque. Les conteurs de légendes, les musiciens ambulants du moyen-âge, les trouvères (en hongrois : « igrice » prononcez : igitze) furent vivement persécutés par l'Eglise. Le synode de Bude en 1279 interdit au clergé de les écouter. Les poèmes d'amour, les chants floraux des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles se ressentirent du rigorisme de cette religion puritaine. Les rois protégèrent cependant les chanteurs et les musiciens ; en 1296, un trouvère reçut une terre en donation royale. Les folkloristes de la musique

(1) Voir l'ouvrage de Bertrand Fabó : *A magyar népdal zenei fejlődése* (L'évolution musicale du chant populaire hongrois) Budapest, 1908.



ont établi que le style de l'ancienne musique populaire hongroise est caractérisé par la pentatonique d'origine orientale, le « tempo rubato » (libre, non assujéti à une mesure constante, cadence à volonté), le récitatif et la construction libre de la mélodie non architecturale.<sup>(1)</sup> De même que la poésie populaire fit monter dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la poésie hongroise à son apogée, l'étude de la musique populaire hongroise amena au XX<sup>e</sup> siècle la renaissance de la musique hongroise dans l'œuvre de MM. Bartók et Kodály. Les harmonies riches et variées, couvant dans les chants populaires, les nombreuses combinaisons rythmiques leur ouvrirent d'immenses possibilités d'harmonies et de rythmes nouveaux. Dans la musique populaire hongroise comme dans toutes les créations originales de l'art hongrois, le feu du soleil oriental brûle, l'air vif des steppes nous fouette, le rythme scandé de la vie nomade d'autrefois palpite.

Les trouvailles remontant au temps de l'occupation du territoire national témoignent en faveur d'éléments artistiques d'une réelle valeur. L'ornementation des armes et des articles de luxe trahissent une influence perse du temps des Sassanides, reconnaissable dans les sculptures des églises bâties au XI<sup>e</sup> siècle sous le règne de St. Etienne. Ainsi les reliefs des ruines de l'église de Veszprém sont ornés des mêmes motifs en palmettes que les sabretaches et les fourreaux de sabres hongrois des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Les sculptures en pierre des églises hongroises du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles montrent des plantes et des animaux (dragons, griffons) d'origine perse. La décoration sculptée en tresses de pierre de nos vieilles églises est également d'origine iranienne.

Sous St. Etienne, on bâtit un grand nombre d'églises dont les architectes étaient des étrangers, pour la plupart des Lombards. Nos cathédrales de style roman peuvent soutenir la comparaison avec leurs contemporaines de l'étranger. Pendant longtemps, l'influence byzantine se fit sentir. Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, les Cisterciens de France introduisirent chez nous le style gothique, qui ainsi fit son apparition dans notre patrie (1210) plus tôt qu'en Allemagne. Notre art d'orfèvrerie remonte au temps de la prise de possession du pays. Les pre-

(1) Bartók : *A magyar népdal.* (Le chant populaire hongrois.) Budapest, 1924.



miers grands sculpteurs hongrois et fondeurs de métaux sortirent des rangs des orfèvres. Une des nombreuses statues équestres de Martin et George Kolozsvári, grands maîtres hongrois du XIV<sup>e</sup> siècle, celle de St. Ladislas, s'élevait devant la cathédrale de Nagyvárad en 1660, quand les Turcs s'emparèrent de la ville. La statue de St. Georges fondue par des maîtres hongrois orne encore la ville de Prague. Notre peinture subit d'abord l'influence byzantine. Au XII<sup>e</sup> siècle, la peinture murale hongroise a déjà un caractère national ; elle représente les légendes des saints hongrois.

La conversion au christianisme eut aussi pour résultat la fondation de nombreuses écoles. Dès le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, la Hongrie possédait comme l'Occident, des écoles dans les couvents, dans les cathédrales et dans les chapitres. Les religieux introduisirent dans les couvents de Hongrie les méthodes d'enseignement européennes. Au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, on ouvrit des écoles dans les villes aussi. Le développement de la vie sociale fit sentir la nécessité des écoles supérieures. En 1367, fut fondée sur le modèle de l'Université de Bologne, l'Université de Pécs qui, après l'Université de Prague, datant de 1348, a été la deuxième Université créée en Europe centrale. Des vestiges historiques parlent de l'Université d'Óbuda (1389). Les rapports suivis avec l'Italie au temps des rois d'Anjou, (XIV<sup>e</sup> siècle) eurent une grande influence sur le développement de la civilisation hongroise. L'Humanisme italien franchit les Alpes et apparut tout d'abord en Hongrie. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, beaucoup de jeunes gens hongrois étudiaient à l'Université de Paris, ensuite ce furent les écoles supérieures de Padoue, de Bologne et de Ferrare qui exercèrent un attrait sur eux. Leur nombre est si élevé que dans ces Universités qu'ils composent une corporation hongroise spéciale ; au XIV<sup>e</sup> siècle, ils forment, à l'Université de Vienne, une *Natio Hungarica* distincte.

#### IV.

La deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle fut la période la plus glorieuse dans l'histoire de la civilisation hongroise. C'est alors que la race hongroise montre d'une façon frappante les énergies intellectuelles qui résident en elle. En ce temps-là, régnait le premier Hongrois moderne ; Mathias Corvin. C'était un vrai



souverain de la Renaissance comme Cosimo Medici, Lorenzo il Magnifico ou Lodovico Moro. La Renaissance italienne trouva en lui son premier représentant européen de grand style. Il transplanta la Renaissance italienne chez nous avec l'éclat qu'elle avait dans sa patrie d'origine. Des humanistes distingués lui firent connaître les merveilles du monde antique. Quand il devint roi, il s'entoura de grands seigneurs et de dignitaires ecclésiastiques nourris de culture italienne. Il épousa une princesse royale de Naples. Il fit venir à sa cour les artistes les plus distingués de la Renaissance italienne, ou tout au moins leur fit des commandes. Andrea del Verocchio, le créateur de la statue de Colleoni à Venise, fit pour son compte un grand nombre de statues. Une des Madones du grand Leonardo da Vinci, son disciple, ornait la forteresse de Bude. Filippino Lippi exécuta le portrait du roi Mathias d'après des médailles. Deux parents de Benvenuto Cellini, le grand orfèvre lombard, Curadossio, créateur du palais Strozzi à Florence, et Benedetto da Majano travaillèrent à Bude. Mathias réunit une imposante bibliothèque composée de livres ornés de miniatures pour lesquelles il paya des sommes fabuleuses aux grands miniaturistes Attavante et Gherardo. La magnificence de ses palais de Bude et de Visegrád que l'envoyé de Venise visita avec admiration, est rehaussé de statues classiques, en marbre et en bronze, d'Hercule, d'Apollon, de Diane et de Pallas Athénée. Les figures de l'antique mythologie ne firent pas oublier, à Mathias Corvin celles des hommes éminents de la Hongrie : les statues de Jean et de Ladislas Hunyadi font rayonner dans le palais de Bude la force du génie hongrois. Tous ces chefs-d'œuvre de la Renaissance eurent à subir, moins d'un demi-siècle après, une destinée tragique. « Le plus grand nombre d'entre eux prirent le chemin de Constantinople, vers les ruines de l'immense hippodrome des empereurs byzantins, où les Turcs victorieux les avaient déposés. Les monuments de la période brillante de la Hongrie se trouvaient là, près d'autres souvenirs glorieux de l'histoire, près du fier serpent d'airain que les Grecs, en souvenir de la victoire de Thèbes, avaient élevé à Delphes. L'obélisque égyptienne du grand Théodose, symbole de magnifiques victoires, s'élevait dans le voisinage des statues du roi Mathias, ainsi que la colonne de triomphe de l'empereur Constantin. » (Frédéric Riedl).



Les savants que ce grand prince de la Renaissance avait groupés autour de lui se dispersèrent bien vite. La Renaissance voua un culte au divin Platon, en délaissant l'œuvre d'Aristote dont la scolastique du Moyen-Age avait tiré ses arguments. De même que Cosimo Medici, le roi Mathias était un disciple fervent de Platon. Le grand poète humaniste Jean Pannonius que les Italiens surnommèrent « le delizie del mondo » traduisit en latin les œuvres du néo-platonicien, Plotinos. Les platoniciens italiens vinrent en grand nombre à la cour du roi Mathias qui aimait à discuter avec eux. Grégoire de Trébizonde et Jean Argyropoulos dédièrent certaines de leurs œuvres à l'élégant styliste et humaniste hongrois, l'évêque Jean Vitéz. En 1467, le roi Mathias fonda à Presbourg une université à quatre facultés, l'Academia Istropolitana, où des savants connus de toute l'Europe professèrent, et parmi eux, le célèbre astronome Jean Regiomontanus, l'inventeur de nombreux appareils astronomiques, l'introducteur de la tangente à la trigonométrie. La Hongrie fut un des premiers pays qui utilisèrent l'invention de Gutenberg ; déjà en 1473 on imprima à Bude un livre intitulé : *Magyar Nemzeti Krónika* (Chronique Nationale Hongroise).

L'humanisme italien avait pris de trop profondes racines en Hongrie pour disparaître immédiatement après la mort du grand roi. En 1497 se forma la Société littéraire danubienne (*Sodalitas Litteraria Danubiana*) qui réunissait les humanistes de Vienne et de Bude, sous la présidence d'un Hongrois, Jean Vitéz jeune. Le gouvernement des rois faibles, l'invasion des Turcs, le désastre de Mohács en 1525 donnèrent le coup de grâce à la renaissance de la culture hongroise. Pendant un siècle et demi, l'élite de la jeunesse devait s'immoler sur le champ de bataille dans la lutte contre les Turcs.

## V.

Les nouveaux courants d'idées européens franchissent toujours rapidement la frontière hongroise. A peine Luther avait-il cloué sur la porte de l'Université de Wittenberg ses 95 propositions, que sept ans plus tard, de vives discussions se tenaient à la cour de Bude sur la vérité de la Réforme. En vingt ans les trois quarts du pays se convertissaient au protestantisme. Tout d'abord ce furent les villes de langue allemande qui adoptèrent



en Hongrie la réforme luthérienne ; mais bientôt les Hongrois de pure race entre la Tisza et le Danube se convertirent à la foi de Jean Calvin. D'abord c'est l'esprit de la Renaissance italienne qui illumine l'âme hongroise, ensuite c'est l'esprit protestant allemand qui en fait la conquête. La Renaissance italienne, culture classique, littéraire et esthétique, n'inspira que l'aristocratie intellectuelle de la Hongrie, mais la Réforme représentant un changement dans la conception religieuse, pénétra profondément l'âme du peuple. La Réforme souffla une vie nouvelle à l'esprit religieux non seulement des protestants mais, par réaction et par défense, des catholiques aussi. La Réforme voulut répandre la Bible dans le peuple, elle se servit donc de la langue nationale et non du latin et concourut ainsi à la nationalisation de la littérature. Les protestants, puis les catholiques firent un grand nombre de traductions de la Bible ; une forte littérature en langue hongroise de polémique religieuse prit naissance et l'imprimerie en facilita la propagation. Une écriture essentiellement hongroise, âpre et rude, remplace l'élégance du style latin de la Renaissance. La jeunesse hongroise va en foule dans les écoles supérieures protestantes allemandes, et ne recherche plus le ciel serein des universités italiennes. Au XVI<sup>e</sup> siècle, il y avait plus de mille étudiants hongrois à la sombre université de Wittenberg. La jeunesse hongroise apprend dans les centres scientifiques et protestants allemands la discipline et l'ordre allemands, l'esprit d'organisation des écoles et surtout les tendances humanistes de Sturm et de Melanchton. Les villes protestantes et les grands seigneurs rivalisent dans la fondation d'écoles. On fait venir de l'étranger d'illustres professeurs. Par exemple, Gabriel Bethlen appelle dans l'école supérieure fondée par lui à Gyulafehérvár, Martin Opitz, Jean Alsted, Henri Bisterfeld. Comenius, le grand pédagogue professe pendant quatre ans (1650—54) à Sárospatak et s'efforce de réorganiser l'école. Il y écrit *l'Orbis pictus* ; il active l'enseignement populaire en la langue maternelle, ainsi que celui des matières d'utilité pratique.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les catholiques se mettent à suivre le mouvement, ils organisent des écoles et se défendent au moyen de la presse, arme nouvelle et puissante. La contre-réforme s'ébauche, les Jésuites en sont les apôtres les plus zélés. L'esprit le plus puissant d'entre eux est l'archevêque



d'Esztergom, Pierre Pázmány, le Cicéron hongrois habillé de pourpre, le fondateur de l'Université de Budapest, le principal créateur de la prose hongroise.

La Réforme éveilla le sentiment religieux dans l'âme hongroise ; la grande catastrophe nationale de Mohács approfondit en même temps la conscience nationale et l'amour de la patrie. Depuis l'occupation turque, l'âme hongroise est restée mélancolique. Pendant cinq siècles, les Hongrois avaient conservé l'intégrité de leur territoire, souvent même ils l'avaient agrandi. Maintenant les trois quarts du pays étaient soumis au Croissant. Au nord, une bande étroite se trouvait sous la domination de la royauté hongroise des Habsbourg de race étrangère, n'ayant aucune compréhension de l'âme hongroise et tâchant toujours d'incorporer la Hongrie dans leur empire de l'Est ; la Transylvanie, en grande partie protestante, sous le protectorat des Turcs. La ruine du pays est lamentable, son indépendance est réduite à rien. La nation se voit contrainte de lutter soit contre les Turcs, soit contre les Autrichiens, soit à la fois contre les deux. Les protestants et les catholiques s'accusent réciproquement, avec une amertume haineuse, de la ruine du pays. Ils se répandent en jérémiades, sont pénétrés du sentiment de leur culpabilité et implorent le pardon du Seigneur pour qu'il délivre le pays des maux qui l'accablent.

Cette douleur nationale est le sentiment fondamental de l'âme hongroise depuis ce temps jusqu'au traité de Trianon. Les poésies de Valentin Balassa, ce Petőfi du XVI<sup>e</sup> siècle, pleurent amèrement sur le sort national ; cette douleur nationale s'échappe aussi de l'âme du Tasso hongrois, le grand poète épique du XVII<sup>e</sup> siècle, Zrinyi, ainsi que des poésies populaires « kouroutz » ; cette tristesse patriotique assombrit les odes de nos poètes classiques, l'hymne de Kölcsey dont la nation hongroise a fait sa prière, le *Szózat* (Appel) de Vörösmarty lequel s'adressant au cœur des Hongrois isolés, enchaînés au territoire national leur dit : « dans ce vaste monde tu ne trouves nulle part de place, que tu sois béni ou maudit par le sort, là tu dois vivre et mourir ». L'esprit historique du romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle contemple la gloire des chevaliers hongrois du Moyen-âge et déplore Mohács, le « cimetière de notre grandeur nationale ».

Le plus grand dramaturge hongrois, Katona symbolise dans la pièce *Bánk bán* l'éternelle tragédie de l'histoire hongroise.



Si le Hongrois fait de la philosophie comme Madách dans *La Tragédie de l'Homme*, réfléchissant aux antinomies de l'histoire universelle, ou comme Jean Vajda qui tourne et retourne désespérément le problème d'être ou ne pas être, son âme erre toujours dans les brouillards du pessimisme. Les épreuves de l'occupation turque, la lutte continuelle pour l'indépendance de l'Etat et pour la Constitution, les révoltes sans cesse renaissantes éveillent le plus tôt et le plus profondément parmi les peuples européens la conscience nationale dans l'âme et la littérature hongroises. Riedl remarque: «Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle le Hongrois est conscient de sa nationalité, alors que l'Allemand et l'Italien n'ont pas encore ce sentiment.» Le rôle tragique du Hongrois dans l'histoire mondiale a contribué à tremper son caractère.

L'éternelle lutte défensive contre deux adversaires et la misère qui s'abattit sur nous retarda de quelques siècles les progrès intellectuels de la Hongrie en comparaison avec l'Occident, malgré toutes les dispositions intellectuelles qui lui avaient rendu possible, au moyen-âge et pendant la Renaissance, de marcher «pari passu» avec l'Occident.

Dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, pendant que chez nous la littérature ne se manifestait que sous forme de discussions religieuses et de traductions de la Bible, à Londres, on jouait Shakespeare, l'Opéra italien a fait son apparition et le Tasse a achevé son œuvre. Pendant que Pázmány discute véhémentement avec un prédicateur protestant sur les causes qui ont entraîné la ruine du pays, Galilée pose les fondements de la physique moderne à l'Université de Padoue et la Société des Indes Orientales entreprend d'enrichir l'Europe occidentale. On enterre le grand initiateur anglais de la pensée moderne, Bacon de Vérulam en 1626, pendant que Georges Káldi polit sa traduction de la Bible. Nous en sommes restés aux traductions de psaumes, aux livres d'église (Albert Molnár de Szenc, Etienne Katona de Gelej) quand déjà on représente le *Cid* de Corneille, que les drames de Calderon provoquent un grand succès, que Lope de Vega et Martin Opitz agonisent et que Richelieu fonde à Paris l'Académie Française. Pendant qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle notre Jean Csere d'Apáczá philosophe naïvement, fait des extraits plus ou moins bons de Descartes et compile un lexique sec, Pascal, dans un style



brillant, attaque les faiblesses des connaissances humaines. Dans le même temps que Zrinyi se lamente sur le pitoyable état du pays et se casse la tête pour trouver un moyen de battre les Turcs, à Paris, les salons littéraires se multiplient, on y cause aimablement de la valeur de l'être humain et de la société, Bossuet prononce ses meilleures oraisons, Boileau fait de l'esthétisme et de la critique, de La Rochefoucauld tisse élégamment sa philosophie de la vie. Gyöngyössi compose toujours de plates épopées quand la gloire de Molière est à son apogée. Pendant que nous assiégeons Bude et que nous luttons pour reconquérir la capitale qui gémit sous le joug opresseur des Turcs, depuis un siècle et demi déjà, Bayle fait paraître une revue scientifique, Locke et Newton engagent la science et la philosophie dans une voie nouvelle. A Csiksomlyó on écrit des mystères quand les drames philosophiques de Voltaire paraissent. François Faludi médite sur les manières du gentilhomme et du courtisan, quand déjà *l'Esprit des lois* de Montesquieu ébranle l'ordre constitutionnel de l'Europe. La culture rhétorique des nobles hongrois s'alimente toujours et exclusivement de Cicéron, quand Winkelmann avec son *Histoire de l'art antique* révolutionne les appréciations portées sur le monde antique. Kazinczy polit notre langue arrêtée dans son développement quand, chez les Allemands, Goethe et Schiller ont atteint le plus haut point de la poésie. La philosophie hongroise bégaye en latin le jargon de la philosophie de Wolf, pendant que les *Critiques* de Kant paraissent successivement.

## VI

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce triste tableau change. L'âme hongroise s'éveille au sentiment d'être resté en arrière. Cet éveil se manifeste d'abord dans la littérature, puis dans la politique. Sur l'initiative de Bessenyei et de Kazinczy, le grand travail d'organisation et de propagande dans la littérature commence : le développement de la littérature hongroise brille à leurs yeux comme un idéal national. Le poète et l'écrivain ont le sentiment d'être aussi des prophètes dont le devoir sacré est de servir la pensée nationale, de tenir éveillée et d'élever l'âme hongroise, d'enfoncer les racines de la littérature dans la vie réelle et de former ainsi la vie nationale. Ils



sont conscients, en dehors de leur mission nationale, de leur devoir artistique aussi. Ils ne perdent pas de vue les modèles de la littérature moderne, dont ils veulent transplanter les éléments artistiques dans notre littérature. Ils emploient dans notre langue les formes du vers des langues occidentales et, s'inspirant du néo-classissime allemand, les formes classiques de l'antiquité. En relativement peu de temps notre langue s'enrichit de nouvelles tournures, s'assouplit, se transforme et s'adapte à l'expression des subtilités artistiques. La littérature des philosophes français et allemands fait rapidement notre conquête. Quand dans les années 20 et 30 du XIX<sup>e</sup> siècle, le grand Széchenyi, entreprend la grande réforme politique, sociale et économique, nous possédons déjà une littérature moderne de niveau européen : le génie admirable de Vörösmarty a définitivement créé la langue poétique et a chanté sur les cordes variées de sa lyre. Les aspirations de l'âme nationale et les idées générales de l'époque sont également reflétées par la littérature. Après l'élan du romantisme dont le genre préféré était l'épopée, le génie de Petöfi, au milieu du courant démocratique de l'époque imprime à la poésie lyrique une orientation nouvelle, un ton, des sujets et des motifs populaires et nouveaux. A la même époque, le caractère profondément original du peuple hongrois, ses pensées et ses sentiments et en même temps la musique de la langue surgissent avec une force merveilleuse dans la poésie épique de Jean Arany.

L'âme hongroise pour ainsi dire apprend à se connaître : elle n'imité plus de modèles étrangers, mais devient purement hongroise. Les œuvres littéraires en faveur sont les épopées populaires, pièces de théâtre à sujet populaire, chansons et ballades populaires et la langue en est ennoblie par celle de la poésie populaire. Vers le milieu du siècle naît le roman hongrois historique et social auquel le plus grand conteur hongrois Jókai donne vraiment la saveur du terroir. Kölcsey crée l'art de l'éloquence hongroise en abandonnant la rhétorique latine dans sa lutte pour la défense de la constitution ; bientôt après Louis Kossuth devient un des maîtres universellement reconnus de l'éloquence. Dans les années 30 et 40 du XIX<sup>e</sup> siècle, période réformatrice de l'histoire hongroise où fiévreusement on s'efforce de réparer en quelques dizaines d'années les négligences de plusieurs siècles, Széchenyi crée et élève aussitôt



au plus haut niveau le journalisme hongrois auquel bientôt la plume de Kossuth prête une forme brillante. La littérature scientifique de langue hongroise fait son apparition au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusque-là la langue de la science, comme celle de la politique, était le latin. Nos savants ont pour la plupart fait leurs études dans des universités étrangères ; comme professeurs, ils sont obligés par les nécessités du temps d'exposer plusieurs matières. Ainsi la science avait chez nous un caractère plutôt encyclopédique. Quelques savants atteignent une célébrité mondiale. Par exemple le livre sur la peste publié à Londres en 1755 par le docteur Etienne Wesszprémi fait beaucoup de bruit. André Segner, l'inventeur de la roue Segner professa au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle d'abord chez nous à Debrecen, puis à Jena, à Göttingen, à Halle. Il a formulé, l'important théorème que tout corps, quelle que soit sa forme, a trois axes libres, perpendiculaires deux à deux, sur lesquels la force centrifuge s'anéantit ; nous avons au XVIII<sup>e</sup> siècle des botanistes, des zoologistes de premier ordre. Pendant ce temps l'école jésuite de critique historique (Pray, Katona) travaille avec une activité incroyable. La science économique et l'étude de la statistique commencent à s'ébaucher (Berzeviczy, Schwartzner).

La langue hongroise remplace le latin et l'allemand sur le terrain scientifique surtout depuis la fondation, en 1825, par Etienne Széchenyi de l'*Académie Hongroise*. C'est alors que commence l'organisation méthodique du travail scientifique. Les efforts de l'Académie portent sur les recherches relatives à la langue hongroise. Le grand Nicolas Révai, s'inspirant de l'esprit historique, commence au début du siècle la publication des monuments de la langue hongroise ; l'Académie continue ce travail avec la plus grande énergie. La philologie comparée ougro-finnoise dont les premiers représentants (Sajnovits, Gyarmathi) apparaissent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, trouvent un zélé collaborateur dans Antoine Reguly qui avec la protection de Széchenyi recueille dans les régions de l'Oural et de la Volga, au prix de fatigues inouïes, une foule de matériaux pour la connaissance des langues apparentées au hongrois. La philologie comparée ougro-finnoise fleurit vers le milieu du siècle. C'est le mérite des linguistes finnois et hongrois que depuis quelques dizaines d'années la conscience de la parenté



deux fois millénaires se trouve réveillée dans les deux peuples qui ont tous les deux également souffert et qui sont tous les deux si attachés à leur race. Si nous sommes réunis là, comme membres d'une même famille, nous le devons à la philologie.

Mais les autres sciences aussi prennent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle un essor rapide et trouvent pour représentants de grands talents hongrois qui rendent leurs noms célèbres dans le monde. Les deux mathématiciens Farkas Bolyai et son fils Jean sont les amis de Gauss. Jean Bolyai conçoit le premier une géométrie non euclidienne. Alexandre Csoma de Kőrös est le grand explorateur des langues du Thibet ; c'est la question de l'origine des Hongrois qui l'appelle en Asie presque enfant. Le baron Joseph Eötvös, après avoir examiné les idées politiques régnant au XIX<sup>e</sup> siècle, s'acquit dans l'Europe une grande considération par sa puissante œuvre de science politique. Les recherches de son fils, le baron Roland Eötvös, sur la pesanteur et le magnétisme terrestres sont connues du monde entier et leurs applications pratiques ont une immense portée. Le professeur de médecine, Ignace Semmelweis a donné au monde le moyen de combattre la fièvre puerpérale. Armin Vámbéry s'est rendu célèbre par ses voyages en Asie. Louis Lóczy se fraye des chemins tout à fait nouveaux dans ses travaux géologiques et géographiques. Ignace Goldzieher est un des meilleurs connaisseurs de l'Islam. Toute une légion de morts et de vivants ont concouru à faire respecter le nom hongrois dans tous les domaines de la science européenne.

En tenant compte de la différenciation et de l'enrichissement des sciences, la nation hongroise a créé plusieurs écoles supérieures, dont quatre universités (la plus ancienne est celle de Pest que Pierre Pázmány fonda à Nagyszombat seulement cinq ans avant l'université finnoise de Tourkou datant de 1640) ; nous possédons des bibliothèques et des musées importants ; notre Académie a célébré son centenaire il y a quelque temps ; un grand nombre de sociétés littéraires prospèrent et chaque branche de la science est cultivée par une ou plusieurs sociétés savantes. Ce qui est caractéristique de l'énergie intellectuelle de la race hongroise, c'est que ses collections publiques et son Académie ne furent pas fondées avec les dons du souverain et suivant son bon plaisir, mais grâce à l'esprit de



sacrifice, à l'énergie et à l'enthousiasme de la société hongroise, souvent au déplaisir du souverain étranger.

Quand le péril turc eut disparu et qu'on entreprit la reconstruction du pays, nos artistes, sous l'influence des maîtres étrangers, travaillèrent dans l'esprit du style baroque. Le style dominant dès le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle était le style néoclassique. Les changements des formes architecturales s'accomplissent parallèlement aux tendances européennes. On tenta aussi de créer un style hongrois d'architecture en utilisant les motifs populaires. Nos sculpteurs et nos peintres firent leurs études dans les grands centres artistiques de l'étranger et subirent ainsi l'influence étrangère. Mais beaucoup de grands talents originaux suivirent leur propre voie (Michel Zichy, le peintre du tsar, Munkácsy, Szinyei-Merse). L'atmosphère et les motifs spécifiquement hongrois dominent de plus en plus dans notre art. La valeur et le niveau élevé de l'art hongrois sont reconnus depuis longtemps dans les expositions de l'étranger. Au milieu des luttes sanglantes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, les éléments caractéristiques de la race se manifestèrent avec vigueur dans la musique. Les seigneurs de la Transylvanie et des provinces du Nord avaient dans leurs châteaux des orchestres qui servaient efficacement l'art hongrois. La chanson encourageait à la lutte le peuple opprimé des Turcs et des Autrichiens, elle le consolait quand il devait se cacher. Les chansons inspirées par l'insurrection Rákóczi sont l'expression la plus fidèle de la douleur hongroise. L'ardeur guerrière, le patriotisme brûlant de l'époque éclatent dans la marche Rákóczi apparue au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, une des marches guerrières les plus entraînantes. Elle ne pouvait surgir que de l'âme d'un peuple héroïque, tout ensanglanté de luttes incessantes (Berlioz, lors de son passage à Pest en 1846, fut si enthousiasmé de cette œuvre qu'il l'introduisit, après l'avoir brillamment recomposée, dans *la Damnation de Faust* où les diables font résonner dans l'enfer cette marche dans les oreilles de Faust).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les orchestres des grands seigneurs hongrois ne sont plus les représentants de la musique purement hongroise, mais de la musique occidentale. L'orchestre de renommée européenne du château d'Esterházy donna pendant 30 ans à Joseph Haydn la possibilité de développer entièrement son génie. Si je veux entendre un bon opéra, disait



Marie-Thérèse, je vais à Esterháza. Michel, le frère cadet de Joseph Haydn dirigeait l'orchestre de l'évêque de Nagyvárad. Beethoven passa beaucoup de temps à la cour des grands-seigneurs hongrois (Esterházy, Brunswick, Erdödy etc.). Il écrivit sa messe *en ut mineur* pour l'anniversaire de naissance de la princesse Esterházy. Il dédia *l'Appassionata* au grand seigneur hongrois, François Brunswick. Il utilisa un thème hongrois dans l'ouverture de l'opéra *Etienne roi*, écrit pour l'inauguration du théâtre allemand de Pest, ainsi que dans les Ruines d'Athènes. Schubert passa les étés de 1818 et 1824 dans le château d'un des comtes Eszterházy et là plusieurs œuvres immortelles virent le jour ; il prit aussi volontiers des thèmes hongrois (*Divertissement à la hongroise, Moment musical en fa mineur, etc.*).

Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la musique purement hongroise mène une vie cachée. Dans les villes de province, les chants villageois populaires et les chœurs d'étudiants (Sárospatak, Debrecen) préparent le terrain pour la réception de la nouvelle musique instrumentale et de la littérature des « recruteurs » (Szabolcsi M.). Bihari, Lavotta, Csermák, trois grands violonistes hongrois, continuèrent, par le remaniement des chansons de l'époque Rákóczi, l'ancienne musique hongroise et devinrent les représentants musicaux du mouvement national ascendant. Beethoven, Haydn, Hummel, puis Schubert, Joachim, Brahms, Massenet, J. Strauss, dans leurs œuvres à couleur hongroise, ont puisé dans les thèmes hongrois appelant au combat. Bihari, le violoniste hongrois, fêté des bals du congrès de Vienne, qui ne connaissait même pas les notes, avec le seul talent qu'il tenait de Dieu, put rendre avec l'aide de ses chants appelant au combat la noblesse de l'âme hongroise, son feu et sa gravité orientale, et avec les fantaisies de son jeu de virtuose, les dehors colorés et brillants de l'époque baroque. François Liszt a fixé les éléments des chansons populaires hongroises dans son chef-d'œuvre renommé : les *Rapsodies hongroises*. Ce génie musical, qui avait fait son éducation grâce aux bourses de nos grands seigneurs, a sacrifié dans ces morceaux au génie de sa patrie. La nature hongroise se manifeste dans la gradation des sentiments exprimés dans les Rapsodies. En Hongrie, on commence toujours par des chansons douces et tristes, puis vient une lente csárdás et tout à la fin



un rythme trépidant, effréné, brûlant. François Erkel, le deuxième orgueil de l'histoire musicale de Hongrie, transporta dans l'opéra les éléments de la chanson populaire hongroise. L'art musical hongrois s'élève avec lui d'un coup au niveau européen.

La Hongrie qui donna au monde un Liszt possède actuellement un grand nombre de virtuoses (Dohnányi, Vécsey etc.) et de compositeurs (Hubay, Bartók, Kodály) qui sont dans les premiers rangs sur l'estrade des concerts. Aujourd'hui, la musique hongroise, par la découverte du trésor des chansons populaires, a atteint le degré de développement de l'homme qui recommence à parler une langue depuis longtemps oubliée ; tout d'abord, il cherche ses mots, mais tout au fond de l'âme la faculté assoupie se réveille au contact des cordes connues et, dans cette grande rencontre, la forme suffit à peine pour exprimer la force primitive et inutilisée de l'âme nationale, la grande richesse des sentiments.

## VII.

Et maintenant, après avoir jeté un coup d'œil sur la situation politique et le développement de la culture des Hongrois venus d'Asie, des ressemblances étonnantes nous sautent aux yeux entre le rôle historique du peuple hongrois, d'une part, et du peuple finnois et esthonien, de l'autre. Le génie de l'histoire a confié à ces peuples des missions analogues, mais la grande distance ne leur a permis de se connaître qu'il y a un demi-siècle. L'un au Sud, l'autre au Nord est contraint de combattre éternellement à la fois l'Orient et l'Occident : tous deux se débattent et luttent, d'un côté, contre la puissance germanique, de l'autre, contre la force écrasante de la puissance slave. Les deux nations ont subi l'influence bienfaisante de la culture chrétienne qu'elles ont reçue principalement des Germains, mais elles ont payé un grand prix pour le dépouillement de leur origine asiatique et leur entrée dans l'ordre européen. Leur sentiment du droit, leur attachement aux traditions de la race et à l'indépendance les ont maintenus, malgré mille souffrances, attachés à leur patrie. Les Finnois ont leur antique livre royal comme nous avons depuis Saint Etienne un code dont la science de Werbőczy a fait le résumé. Chez les deux peuples la constitution établit l'équilibre entre la puis-



sance royale et les droits de la nation. De même que nos frères nordiques, nous avons combattu, les armes et la loi à la main, pour notre existence et pour notre constitution. On a arraché les armes plus d'une fois de nos mains, mais on ne put jamais nous faire sortir de la légalité. Le droit a donné du courage aux deux nations dans les temps les plus sombres et réconforte maintenant encore l'âme de la Hongrie démembrée. Le droit eut toujours une plus grande importance pour les petites que pour les grandes nations.

L'âme de la nation est dans la langue. La langue de nos frères nordiques était toujours menacée du danger d'assimilation par la langue suédoise et la nôtre par la langue allemande ; la langue de la vie intellectuelle fut jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour les deux peuples le latin. Quand chez nous l'époque de la grande réforme de magyarisation s'ouvre avec Széchenyi, commencent également le développement de la culture finnoise et les efforts, sous le drapeau de Snellmann, de donner un caractère finnois au pays. Et de même que la culture finnoise s'inspire de la poésie populaire finnoise et a une tendance nationale (le *Kalevala* a paru en 1838), Arany et Petöfi introduisent dans la littérature le culte de la poésie populaire et impriment le caractère hongrois à toute notre littérature. La littérature esthonienne aussi s'est développée en puisant dans les richesses de la poésie populaire.

La destinée historique pareille, la même structure d'âme ont fait éclore des génies littéraires semblables dans les deux peuples. Notre Vörösmarty est le Runeberg finnois ; notre Gárdonyi est le Paivärinta finnois. Comme Tompa, qui exprima dans ses allégories la tristesse nationale sous l'oppression autrichienne, Juani Aho, également, ne fait que symboliser l'amertume « du peuple indomptable » sous l'oppression russe. Madách, dans ses méditations sur l'existence, est le pendant du Finnois Linnankoski. L'Esthonien Wilde est une âme sœur de notre Jókai. Les trésors tirés du fond de l'âme populaire prêtent un nouvel éclat et peut-être une plus grande originalité à la littérature et à la musique finnoises et esthoniennes qu'à notre littérature et à notre musique. Les poètes et écrivains hongrois, finnois et esthoniens, en labourant le sol de l'âme populaire, ont retourné les couches fertiles de la civilisation de leurs nations.



Les petits peuples qui, il y a deux mille ans, se séparèrent pour venir à l'Ouest, les Finnois, les Esthoniens et les Hongrois, peuvent en toute tranquillité d'âme comparaître devant le tribunal de l'Histoire : ils ont brillamment rempli la mission que le sort leur avait donnée sur la terre, car ils ont développé les forces intellectuelles et physiques de leur race et ils ont enrichi autant qu'il leur était possible le patrimoine de l'humanité, et cela dans des conditions très défavorables. Ils absorbèrent avidement les rayons du spectre européen, si riche en couleurs, mais ils ne se contentèrent pas du rôle de récepteurs, ils développèrent et enrichirent ce spectre de nouvelles couleurs. Si d'autres peuples avaient reçu les mêmes territoires, il leur eût été impossible de produire plus, ni de choses plus grandes. La lutte gigantesque qui vient de s'achever a délivré nos frères du Nord et les a élevés sur le pavois ; elle a au contraire démembré et déchiré notre corps et notre âme. Mais la destinée changeante de notre existence millénaire sur ce territoire nous donne confiance dans l'avenir. Nous sentons l'approche de l'aube. L'obscurité de la nuit s'appesantit encore sur nous, mais il semble déjà que le soleil levant éclaire l'horizon. Notre espoir et notre foi sont contenus dans les mots de l'Appollon nordique, Väjnämöjnen :

Chez Dieu la bénédiction,  
 Chez le Créateur, le salut,  
 Ce ne sont pas nos envieux  
 Ni nos ennemis qui en disposent.

(*Kalevala.*)



